

KARIN VIARD

TOYO SHAKING



UN FILM DE
OLIVIER PEYON

STÉPHANE BAK YUMI NARITA

PHILIPPE UCHAN JEAN-FRANÇOIS CAYREY ÉMILIE GAVOIS-KAHN CHARLIE DUPONT NOLA BLOSSOM SIMON AYACHE

ÉCRIT PAR CYRIL BRODY ET OLIVIER PEYON. IMAGE ALEXIS KAVYRCHINE. SON MARC ENGELS FRANÇOIS DUMONT THOMAS CAUDER. MONTAGE TINA BAZ. ASSISTANTE RÉALISATION TATUM DROUILLAT. DIRECTRICE DE PRODUCTION AUDE CATHELIN. DÉCORS OLIVIER RADOT. MUSIQUE ORIGINALE MANUEL ROLAND. DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION ANTONINE MEURET-GOSSELET. PRODUCTION DÉLÉGUÉE KRISTINA LARSEN. PRODUCTION EXÉCUTIVE FRANCE LES FILMS DU LENDEMAIN. PRODUCTION EXÉCUTIVE JAPON HIROTO OGI. UNE PRODUCTION LES FILMS DU LENDEMAIN EN COPRODUCTION AVEC WILD BUNCH SCOPE PICTURES AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET DE CINÉ+ EN ASSOCIATION AVEC CINEVENTURE S AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCIREP VENTES INTERNATIONALES LE PACTE DISTRIBUTION FRANCE WILD BUNCH

films SCOPE CANAL+ CINÉ+ * Région Île-de-France [C] CINEVENTURE SACEM [C] wild bunch Le Pacte

édition SILENZIO

UN FILM PRODUIT PAR
LES FILMS DU LENDEMAIN

KARIN
VIARD

TOKYO
SHAKING

UN FILM DE
OLIVIER PEYON

ÉCRIT PAR
CYRIL BRODY ET OLIVIER PEYON

AVEC
STÉPHANE BAK YUMI NARITA
PHILIPPE UCHAN JEAN-FRANÇOIS CAYREY ÉMILIE GAVOIS-KAHN
CHARLIE DUPONT NOLA BLOSSOM SIMON AYACHE

AU CINÉMA LE 23 JUIN

FRANCE / DURÉE : 1H41 / FORMAT : 2.39 / SON : 5.1

LES PHOTOS ET LES TEXTES DU DOSSIER DE PRESSE SONT TELECHARGEABLES SUR :
WWW.WILDBUNCHDISTRIBUTION.COM

DISTRIBUTION
WILD BUNCH
65, RUE DE DUNKERQUE - 75009 PARIS
TÉL. : 01 43 13 21 15
DISTRIBUTION@WILDBUNCH.EU
WWW.WILDBUNCH-DISTRIBUTION.COM

CRÉATEUR SILENZIO

RELATIONS PRESSE
ANDRÉ-PAUL RICCI / TONY ARNOUX
ASSISTÉS DE PABLO GARCIA-FONS
TONY@RICCI-ARNOUX.FR
ET RACHEL BOUILLON
RACHEL@RB-PRESSE.FR
TÉL. : 01 48 74 84 54

wild bunch

SYNOPSIS

Tokyo, le 11 mars 2011, un tsunami ravage la côte du Japon, menaçant la destruction de la centrale de Fukushima. Alexandra qui travaille depuis peu pour une banque française à Tokyo se retrouve au cœur de cette crise. Tirillée entre les ordres de sa direction et la volonté de protéger sa famille et ses collaborateurs, Alexandra tente de composer avec la situation et se retrouve, presque malgré elle, à défendre une certaine idée de l'honneur.

ENTRETIEN

OLIVIER PEYON

COMME SOUVENT DANS VOS FILMS, TOKYO SHAKING S'INSPIRE D'UNE HISTOIRE VRAIE...

Le réel m'inspire, il nourrit mes projets mais je l'arrange aussi, je le fais bouger pour m'emparer du vrai sujet qui se cache derrière. En l'occurrence, *TOKYO SHAKING* est parti du récit d'une amie que je n'avais pas revue depuis plusieurs années. Je la retrouve un soir à Paris et, alors que je la croyais en poste à Hong Kong, elle m'annonce qu'elle travaille désormais pour une grande banque française à Tokyo et se met à me raconter la semaine folle qu'elle a vécue deux ans auparavant lors du tremblement de terre de mars 2011. Elle me décrit la puissance des secousses, l'horreur du tsunami, l'angoisse montant au fur et à mesure que la centrale de Fukushima devenait hors de contrôle. La désinformation est totale, autant côté japonais qu'étranger, et pour cause, personne ne sait ce qui se passe. Que faire : partir ou rester ? Chacun s'arrange avec sa conscience. La nature humaine se révèle : veule, grotesque ou au contraire généreuse et solidaire. Mon amie me raconte ça, traversée de fous rires, comme si elle prenait soudain conscience de cette situation ubuesque. C'est véritablement le quotidien d'une catastrophe qu'elle me raconte, quand vous avez tellement de choses à gérer que vous n'avez pas le temps d'avoir peur, où la grande et la petite histoire se mélangent. L'envie d'en faire un film était née.

AU DÉPART, ALEXANDRA, LE PERSONNAGE PRINCIPAL, EST JUSTE UNE CADRE AMBITIEUSE QUI VEUT FAIRE SA PLACE DANS UNE ENTREPRISE OÙ LES PERSONNES DE SON SEXE NE SONT PAS FORCÉMENT LES BIENVENUES.

Elle évolue non seulement dans un milieu masculin, la finance, mais aussi dans une société très patriarcale, le Japon, où il est coutume qu'une femme cesse de travail-

ler quand elle a des enfants. D'où d'ailleurs l'admiration que sa secrétaire Kimiko (Yumi Narita) éprouve pour elle, mais aussi la pression que subit Alexandra de la part de ses supérieurs quand il s'agit de procéder à des licenciements. Quand la centrale nucléaire de Fukushima devient une menace, et qu'on doit sélectionner ceux qui partiront en priorité, elle devient la candidate idéale pour récupérer la patate chaude : elle est consciencieuse, efficace et elle sait avaler des couleuvres.

CE QUI FRAPPE D'EMBLÉE, C'EST L'IGNORANCE DANS LAQUELLE ALEXANDRA, TOUT COMME LES AUTRES EMPLOYÉS DE LA BANQUE ET LES JAPONAIS D'UNE MANIÈRE GÉNÉRALE, SONT TENUS.

Mais parce que personne ne savait ce qui se passait dans la centrale, pas même les autorités ! Il faut imaginer que le chaos était total : les routes coupées, comme l'électricité, des milliers de personnes ont été emportés par le tsunami, mais les autorités ne parlent encore que de quelques victimes. La catastrophe de Fukushima intervient dans ce contexte. TEPCO l'opérateur privé de la centrale veut croire que la situation est sous contrôle, mais ses dirigeants qui sont à Tokyo n'en savent rien. Les groupes électrogènes de secours construits dans les sous-sols sont inondés, il est pratiquement impossible d'acheminer des secours pour tenter de refroidir le cœur des réacteurs. Les prises électriques des générateurs que les pompiers parviennent malgré tout à convoyer ne correspondent pas. Cette désorganisation va entraîner les destructions successives de 4 réacteurs sur 6. Mais jusqu'au bout, TEPCO essaiera de sauver la face en minimisant la gravité de la situation. C'est le Premier Ministre rendu hors de lui par ces mensonges qui finira par mettre en place une cellule de crise obligeant TEPCO à partager ses informations.

AUTRE SUJET D'ÉTONNEMENT : LA MÉFIANCE DES SALARIÉS DE LA BANQUE VIS-À-VIS DES DÉCLARATIONS ET DES CONSIGNES DONNÉES PAR L'AMBAassade DE FRANCE.

Les Français du Japon n'ont pas vécu la catastrophe de Fukushima comme les autres expatriés étrangers, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas confiance dans les autorités françaises depuis Tchernobyl. À l'époque, la France avait prétendu que le nuage n'avait pas dépassé nos frontières, ce qui s'est bien entendu révélé faux. D'où la défiance particulièrement forte des Français au moment de Fukushima. Entre les déclarations langue de bois des Japonais, celles des autorités françaises qui disaient de suivre les directives du gouvernement japonais, les news alarmantes venues des États-Unis, les expatriés français ne savaient plus à quel saint se vouer.

ALEXANDRA SE RETROUVE PRÉCIPITÉE MALGRÉ ELLE DANS UNE SITUATION OÙ ELLE DOIT PALLIER L'INCONSÉQUENCE ET LES LÂCHETÉS DE SES SUPÉRIEURS...

C'est un peu une héroïne malgré elle. C'est la bassesse de son chef qui la force à agir. L'absence de valeurs de ses supérieurs va la forcer à en avoir. Jusqu'à présent, elle ne s'était jamais vraiment posée la question, en « bon petit soldat ». Ce sont les autres par leur attitude qui vont la forcer à se positionner : son chef par sa lâcheté et sa secrétaire, ses collègues japonais, Amani son stagiaire : par l'espoir idéalisé qu'ils placent en elle. C'est par honte de les décevoir qu'elle va rester et se découvrir une conscience qu'elle n'avait pas forcément.

À NOUVEAU, COMME SOUVENT DANS VOTRE FILMOGRAPHIE, ALEXANDRA N'EST PAS UNE MÈRE EXEMPLAIRE. SON TRAVAIL PASSE AVANT. LE MARI ET LES ENFANTS SUIVENT.

Elle aime son travail, et, même s'ils sont importants, ses enfants ne sont pas forcément sa priorité, même si elle ne veut pas se l'avouer. D'ailleurs, c'est quoi être une bonne mère ? Il me semble que les femmes doivent apprendre à se retrouver avant d'être épouse, mère, active... On culpabilise trop souvent ces femmes obligées de faire le grand écart entre carrière et vie de famille.

ENTRE KIMIKO, QUI RÊVE DE SUIVRE SON EXEMPLE, ET ALEXANDRA, TOKYO SHAKING A DES ACCENTS TRÈS FÉMINISTES... ET UNE FOIS ENCORE, VOUS DONNEZ LE RÔLE PRINCIPAL À UNE FEMME...

Tant mieux. (Rires) C'est en tout cas, un film où les femmes sont au centre. Mais c'est vrai que depuis mes courts-métrages puis LES PETITES VACANCES, mon premier long-métrage avec Bernadette Lafont, la plupart de mes films reposent sur des héroïnes féminines. Est-ce parce que leur vie leur demande davantage ? Qu'elles-mêmes sont plus exigeantes envers elles ? En tout cas, il est clair qu'elles m'inspirent davantage.

EN NOUS REPLONGEANT DIX ANS APRÈS DANS CETTE CATASTROPHE, VOUS METTEZ EN ÉVIDENCE LES ERREURS EN CASCADE COMMISES PAR LES RESPONSABLES DU NUCLÉAIRE AU JAPON, ET LES INCONSÉQUENCES D'UN SYSTÈME PROMPT À SE DÉFAUSSER DEVANT LE MOINDRE DANGER. COMMENT AVEZ-VOUS EU ACCÈS À CES INFORMATIONS ?

Avec Cyril Brody, mon scénariste, nous avons consacré énormément de temps à enquêter. Après nous être nourris des anecdotes de mon amie, nous sommes allés à Tokyo visiter la banque dans laquelle elle travaillait, nous avons rencontré le milieu des expatriés, dont le personnage de Michel (le voisin travaillant pour une filiale Areva.) Tout ce qu'il raconte dans le film est vrai. Nous nous sommes aussi évidemment beaucoup intéressés au cas de TEPCO, l'équivalent privé d'EDF en charge de la centrale de Fukushima. En 2009, deux ans avant la catastrophe, un rapport avait stipulé qu'il fallait surélever les digues de deux centrales à cause des risques de tsunami – celles de Fukushima et d'Onagawa, plus au nord qui ne dépendait pas du même opérateur. Cela coûtait des millions : TEPCO a enterré le rapport tandis que l'autre opérateur a surélevé ses digues. On sait ce qu'il est advenu de la centrale de Fukushima alors que l'autre a été épargnée. C'est toujours la même histoire d'argent et de profit. Et c'est une belle métaphore du capitalisme : quand tout va bien, tout roule ; quand ça bloque, l'état de nature reprend ses droits, il n'y a plus personne. À l'époque où mon amie m'a fait ce récit, je venais d'achever un documentaire, COMMENT J'AI DÉTESTÉ LES MATHS, dans

lequel je m'étais particulièrement intéressé à la crise financière de 2008. J'y montrais comment les banques sous couvert de modèles mathématiques prétendaient maîtriser les risques tout en inondant les marchés de produits financiers pourris qui conduisirent à la catastrophe. C'est un peu pareil dans le nucléaire, où nos responsables nous expliquent que le risque est totalement maîtrisé... Ce qui est faux. Le risque zéro n'existe pas. C'est vrai pour toutes les technologies, mais la spécificité du nucléaire, c'est qu'en cas d'accident, les conséquences sont terribles. En France, certains relativisent l'accident de Fukushima disant qu'il n'y a pas eu ou quasi pas de morts. Mais c'est oublier les 150 000 personnes déplacées dont une grande partie ne reviendra jamais chez elle, les millions de tonnes d'eau contaminées servant au refroidissement des réacteurs qui croupissent sur le site et dont on ne sait que faire, à part les rejeter dans la mer petit à petit. Enfin que se serait-il passé si les vents n'avaient pas tourné vers la mer et que Tokyo avait dû être évacué, comme le raconte Naoto Kan, le Premier Ministre de l'époque.

DEPUIS 2011, QUANTITÉ DE LIVRES ONT ÉTÉ PUBLIÉS SUR LE SUJET. COMMENT ACQUIERT-ON LA CERTITUDE D'ÊTRE DANS LE VRAI ?

On se rend compte qu'il n'y a pas UNE vérité, chacun a la sienne. Naoto Kan, le Premier Ministre d'alors – il a démissionné quelques mois après et est désormais opposé au nucléaire – a publié un ouvrage de témoignage, aussitôt contredit par celui du directeur de la centrale de Fukushima. Un rapport d'enquête indépendant a donné un autre son de cloche. C'était vertigineux de comprendre ce qui s'était réellement passé, mais on y arrive quand même petit à petit en croisant et recroisant les sources. Le film ne rentre pas dans le détail des causes de la catastrophe, d'abord parce que l'action se déroule sur 6 jours et qu'à ce moment-là, personne ne comprenait ce qui se passait, avec les réacteurs qui explosaient les uns après les autres (même le réacteur 4 a explosé alors qu'il était censé être à l'arrêt !). Mais nous avons quand même eu besoin de comprendre l'ensemble du tableau, pour ensuite n'en raconter qu'une partie, celle d'Alexandra prise dans la tourmente.

LE SCÉNARIO A DONC ÉTÉ DIFFICILE À ÉCRIRE ?

Surtout long à écrire : on devait être précis et rigoureux, car même si notre histoire est romancée, elle repose sur des faits réels. Si on se permettait des raccourcis, ou si on inventait des situations, tout devait être vraisemblable voire véridique.

On a travaillé comme sur un film d'époque, même si ce n'est que 10 ans en arrière, en essayant de comprendre l'état d'esprit du moment, et non celui de quelques années après quand les gens ont pu prendre du recul. Outre les témoignages directs, nos recherches nous ont conduits à lire les blogs de l'époque – toujours en ligne – qui ont constitué une véritable mine de renseignements sur le ressenti des gens au moment des événements. Toute la documentation accumulée ne devait pas nous faire perdre de vue notre objectif qui était de rester dans la réalité brute du temps T de la narration. L'écriture a donc été un processus long qui s'est étalé sur plusieurs années. Mais du coup, on a pu la nourrir de nouveaux éléments qu'on découvrait peu à peu.

À UN AUTRE NIVEAU DE LECTURE, LE FILM BROSSÉ UN PORTRAIT TRÈS CONTRASTÉ DES JAPONAIS : À LA FOIS SOUDÉS JUSQU'À ACCEPTER L'IDÉE DU SUICIDE COLLECTIF, EXTRAORDINAIREMENT DISCIPLINÉS, COMME EN TÉMOIGNE CE PLAN, APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE, OÙ ON LES VOIT RENTRER CHEZ EUX TRÈS CALMES, MAIS AUSSI TRÈS ENVIEUX DE LA CONDITION OCCIDENTALE...

Ils étaient surtout épuisés par cette journée, et devaient marcher parfois trois ou quatre heures pour rentrer chez eux, vu que trains et métros étaient à l'arrêt. Mais oui, le sentiment du groupe est extrêmement fort au Japon. Il leur donne à la fois une force incroyable, mais leur inflige aussi d'énormes souffrances quand vous ne rentrez pas dans le rang – ce n'est pas un hasard si le taux de suicide est aussi important au Japon.

Les Japonais/es qui vivaient en couple avec des Français/es ont dû affronter des dilemmes terribles en décidant de partir dans le sud avec leur conjoint/es. Ceux qui l'ont fait n'en ont parlé ni à leurs voisins ni à leur famille pour ne pas être marqués du sceau du déshonneur.

ON SENT QUE VOUS AVEZ EU À CŒUR D'ÉVITER LES CLICHÉS SUR CE PAYS...

Ça se fait naturellement quand vous passez du temps dans un endroit, comme pour mon film précédent tourné en Uruguay. Encore une fois, je me nourris de ce que je rencontre : le personnage du concierge entre rigidité et empathie, m'a été inspiré par notre propre repéreur japonais (la personne qui nous emmène choisir des décors avant tournage), du coup je lui ai proposé de le jouer, c'est son premier rôle au cinéma. Pareil avec Yumi Narita (Kimiiko), beaucoup de ses répliques me sont venues après nos longues discussions. Par contre, je n'ai pas cherché à éviter l'humour lié au choc des cultures - cette scène notamment où le concierge oblige Alexandra à porter son chien dans ses bras parce qu'elle n'a pas de poussette pour traverser le hall avec lui.

QU'EST-CE QUI VOUS A CONDUIT À CHOISIR KARIN VIARD POUR JOUER ALEXANDRA ?

Parce que j'avais envie d'être surpris. Alexandra travaille dans un milieu d'hommes, le milieu de la finance. On aurait pu imaginer une femme forte, dure, cynique, comme cela s'est beaucoup vu au cinéma, américain notamment, mais ce n'était pas la réalité à laquelle j'avais été confronté, les choses sont beaucoup plus subtiles. J'avais envie d'un personnage avec une certaine forme de douceur et d'empathie, ce qui ne l'empêche pas d'être un « bon petit soldat » prêt à faire le sale boulot et à avaler des couleuvres... Jusqu'à un certain point.

Et peut-être parce qu'on ne l'attend pas forcément là, j'ai eu envie de confier les fragilités de mon personnage à Karin Viard... Karin, je l'adore dans ses rôles plus grands que nature, mais j'avais l'impression qu'elle serait épataante dans ce personnage plus en retenue, et que travailler sur une certaine douceur pourrait l'intéresser. Dans ses films, elle m'avait souvent fait rire, ou glacé le sang, mais là, j'avais envie de lui offrir un rôle où elle serait émouvante. Ce qui n'est pas la chose la plus simple à aller chercher.

Ceci dit, je ne voulais pas non plus aller contre la force de la nature qu'elle est. Le film oscille entre drame et comédie, surtout au dé-

but. Pour ces scènes plus légères, j'avais envie de son génie comique. J'ai réécrit entièrement certains passages pour le servir. Un jour, Karin m'a dit après une prise où j'avais dû pouffer un peu trop fort « En fait, t'aimes bien rire, toi ! » Elle sentait que je ne boudais pas mon plaisir et qu'elle pouvait y aller quand il le fallait... D'ailleurs par moments il faut savoir la suivre sans tergiverser, comme la scène où elle met le bureau de son patron à sac. Ce jour-là, j'ai adapté ma mise en scène à son énergie : j'avais prévu plusieurs plans pour pouvoir faire monter sa colère, mais elle l'avait déjà intégrée, et alors qu'on devait couper le plan, elle est partie direct saccager le bureau, on a continué à filmer de loin en plan large à travers les vitres : tout était dit...

À l'arrivée, je pense que ça a été un film assez lourd pour elle car le rythme de travail était très soutenu et elle était de tous les plans, avec des états émotionnels assez forts et contrastés à jouer. Mais c'était un plaisir de la voir s'emparer du rôle. J'ai sûrement privilégié les plans séquences aussi pour ça, pour la laisser se déployer, la voir se déplacer et grandir dans une scène. La prise est forcément plus tendue car plus contraignante, mais quand elle est réussie, quel bonheur.

CONTRAIREMENT À UNE VIE AILLEURS, ENTIÈREMENT TOURNÉ EN URUGUAY, VOUS AVEZ CHOISI DE TOURNER LE FILM MOITIÉ EN FRANCE ET MOITIÉ AU JAPON.

Quand on tourne entièrement à l'étranger, on se coupe d'un certain nombre de financements français ce qui rend tout encore plus compliqué. *TOKYO SHAKING* demandait un plus gros budget que mes autres films. Nous avons donc choisi de tourner tous les intérieurs - les bureaux de la banque, l'appartement d'Alexandra - en France. Les décors ont été construits à Saint-Ouen en s'inspirant de décors réels que nous avons repéré au Japon. C'est également en France que nous avons filmé le tremblement de terre. À Hollywood, on aurait pu faire bouger tout un plateau. Nous avons dû nous débrouiller et inventer chaque plan de façon précise. À Tokyo, j'ai emmené une partie de mon équipe dans une caserne de pompiers équipée d'une plateforme qui reproduit la puissance du tremblement de terre de mars 2011. Je voulais savoir ce qu'on

ressent quand on est bringuebalé comme ça et savoir si ce que je filmais était juste. Nous avons ensuite installé nos bureaux et meubles sur des plateformes mécaniques et fait appel à une chorégraphe pour certains plans. Au moment de tourner, ce n'était pas Hollywood mais c'était quand même assez impressionnant. J'ai bien cru une ou deux fois que les choses allaient nous échapper : tous les meubles valdinguaient avec les acteurs sous les bureaux qui se protégeaient vraiment de peur de recevoir des objets sur la tête. Karin en a d'ailleurs reçu plusieurs, mais n'a rien lâché et continué la scène comme si elle y était vraiment. Quant à Stéphane Bak, censé rester planté sur son siège, il partait véritablement dans le décor et j'ai dû le rattraper pour qu'il ne s'écrase pas en arrière. C'était quelque chose !

COMMENT S'EST DÉROULÉ LE TOURNAGE AU JAPON ? CETTE FOIS, VOUS AVIEZ UNE ÉQUIPE JAPONAISE ?

Tokyo est réputé comme la ville où il est le plus compliqué de tourner. C'est vrai. Impossible par exemple de filmer des scènes de voiture ou de filmer dans la rue, car au Japon, la chose la plus importante est de ne pas déranger l'autre, donc notamment les passants ou les automobilistes. Mais la règle se détourne et nous avons tourné beaucoup de choses en caméra cachée, cornaqués par notre équipe japonaise. Les scènes du générique, celles où Alexandra se déplace en vélo, les plans des employés rentrant chez eux après les répliques etc...

Nous avons eu beaucoup de chance avec l'équipe japonaise, et tout cela en dépit de la barrière de la culture et de la langue : très peu parlent anglais ou mal et, quoique j'aie un peu appris le japonais pour le film, je n'étais pas en mesure de leur parler de façon fluide. Notre producteur exécutif japonais, Hiroto Ogi, qui a passé vingt ans en France avait sélectionné l'équipe avec soin : des gens fous de cinéma, français notamment, qui semblaient heureux de travailler sur ce projet et chacun s'ingéniait à trouver des solutions pour tout. Yumi Narita, qui joue Kimiko, vit en France depuis sept ans et parle parfaitement français. Elle m'a aussi beaucoup aidé sur le plateau à communiquer notamment avec les

actrices qui jouent sa mère et sa grand-mère dans la scène de l'Izakaya (l'auberge).

VOUS AVEZ DÛ ENTIÈREMENT RECONSTITUER LES ARCHIVES DE LA NHK QUI A REFUSÉ DE VOUS LES CÉDER AU DERNIER MOMENT. POURQUOI ?

Il y avait à l'origine trois sortes d'archives provenant de la NHK (télévision d'État) : le tremblement de terre, le tsunami, et la centrale de Fukushima. La NHK nous a autorisés sans problème à utiliser celles du tremblement de terre et du tsunami, mais quand elle a compris que le film parlait de Fukushima, elle nous a tout refusé d'un bloc. Nous avons par la suite appris que le gouvernement japonais tentait de relancer le nucléaire (toutes les centrales sont à l'arrêt depuis mars 2011), l'histoire officielle essaie de gommer Fukushima ; les exemples sur ce qu'ils sont en train de faire pour y parvenir seraient trop longs à développer ici mais c'est édifiant. Même les productions japonaises n'ont plus le droit d'utiliser ces archives, qui sont par ailleurs toutes sur internet, ce qui est un peu ridicule. Il a donc fallu créer une fausse chaîne à l'image de NHK World (chaîne en anglais que regardaient les expatriés), reprendre les textes originaux et les réenregistrer. Nous avons aussi dû recréer en 3D les explosions de la centrale qui avaient été filmées par une caméra de surveillance, et dont on nous a refusé les droits. Beaucoup de travail supplémentaire et un surcoût non négligeable.

CURIEUSEMENT, VOTRE FILM FAIT ÉCHO À CE QUE NOUS SOMMES EN TRAIN DE VIVRE...

Je le comprends maintenant, ne serait-ce qu'à cause du vocabulaire qu'on trouve dans le film : « Confiné », « Télétravail » et aussi les masques dans la rue, mais lorsque nous montions le film, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Ton film parle de Fukushima, mais on s'en fout de Fukushima, c'est dépassé. Ce qu'on vit en ce moment surpasse tout. » Je me trompais : on retrouve les mêmes problématiques : le cynisme des industriels face au réchauffement climatique et à la déforestation qui engendre les épidémies, la frilosité des gouvernements qui peinent à dire une

vérité que peut-être, nous ne serions pas capables d'accepter, l'argent-roi...

DANS TOKYO SHAKING, ON RETROUVE D'AILLEURS DES COMPORTEMENTS SIMILAIRES À CEUX DES FRANÇAIS LORS DU PREMIER CONFINEMENT.

Les gens dévalisent les rayons de papier toilette et d'eau au supermarché. Les enfants, dûment chapitrés par leur père, réendossent les combinaisons qu'ils portaient au moment de la grippe porcine, tout le monde se met à porter des masques, les bureaux de la banque sont désertés. Même si la menace ne fait que rôder – à travers les écrans de télé ou les fenêtres – qu'elle est invisible, elle ressemble très fort à celle que nous vivons aujourd'hui. Mais au-delà de l'histoire, c'est le film lui-même qui s'est fait dans l'ombre de la pandémie. Nous l'avons tourné au Japon en février 2020 alors que l'épidémie avait explosé en Chine et touchait le Japon qui se mettait à fermer écoles et certains lieux publics. Nous, petite équipe française inconsciente, nous regardions ça sans nous rendre compte de ce qui allait arriver un mois plus tard en Europe. Je me souviens d'avoir été très impressionné en passant juste au-dessus du Diamond Princess dans le port de Yokohama (l'autoroute surplombe le port). Le Diamond Princess, c'est le premier paquebot mis en quarantaine avec ses 3700 passagers à bord isolés dans leur cabine. Les imaginer enfermés sous nos pieds, alors que nous allions tourner à côté était très étrange. Finalement, comme Alexandra, nous étions au centre de la tourmente sans vraiment réaliser ce qui se passait. Le tournage terminé, nous avons pu rentrer en France alors que les frontières commençaient à fermer, mais sans imaginer que nous serions confinés deux semaines plus tard... Et surtout que notre cher ingénieur du son, Marc Engels, serait emporté par un covid foudroyant – sa compagne nous apprendra plus tard qu'il n'avait pas contracté le virus au Japon mais en Belgique où il vivait – le montage a continué, chacun de ses sons prenant une charge émotionnelle particulière, et la post-production sonore à Bruxelles également. Ce film lui est dédié.

ENTRETIEN

KARIN VIARD

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUIT DANS LE PROJET D'OLIVIER PEYON ?

Le scénario m'a plu ; je trouvais qu'il reflétait bien notre époque, que ce soit à travers la représentation des femmes, celle des milieux de la finance ou du traitement de la catastrophe de Fukushima. Je connaissais un peu Olivier pour l'avoir déjà rencontré, j'avais vu et j'aimais ses documentaires. J'avais toutes les raisons de m'embarquer dans l'aventure.

MALGRÉ L'AUTORITÉ ET LA COMPÉTENCE DONT ALEXANDRA, VOTRE PERSONNAGE, CADRE HAUT PLACÉE DANS UNE GRANDE BANQUE FRANÇAISE AU JAPON, FAIT PREUVE DANS SON TRAVAIL, ON SENT QU'ELLE DOIT AVALER PAS MAL DE COULEUVRES. LICENCIÉE, PAR EXEMPLE... DIRIEZ-VOUS QUE C'EST LE LOT DES FEMMES ?

Elle est broyée par le système, comme tous les autres cadres, les hommes comme les femmes. Mais, quoiqu'elle soit très haut dans la hiérarchie, elle a une faille : Alexandra est mère de famille.

UNE SITUATION IMPENSABLE DANS UNE SOCIÉTÉ AUSSI PATRIARCALE QUE LE JAPON. KIMIKO (YUMI NARITA), SA JEUNE ASSISTANTE, NE CESSE DE LUI RAPPELER QU'ELLE-MÊME DEVRAIT QUITTER SON TRAVAIL SI ELLE DEVENAIT MÈRE... ET SE MONTRE D'AUTANT PLUS ADMIRATIVE QU'ALEXANDRA PARVIENNE À CONCILIER LES DEUX.

Comme toutes ses semblables japonaises, Kimiko est victime de la tyrannie masculine. Ce qu'Alexandra observe avec beaucoup de curiosité. C'est un peu de l'exotisme pour elle. Même si elle a conscience des efforts incommensurables qu'elle-même a dû fournir pour arriver à la position qu'elle occupe.

DÈS L'ARRIVÉE DU TSUNAMI ET AVANT MÊME L'EXPLOSION DE LA CENTRALE

NUCLÉAIRE DE FUKUSHIMA, SES SUPÉRIEURS FONT AUSSITÔT PESER SUR ELLE LA GESTION DE LA CRISE. « CE SONT LES CRISES DE CE TYPE QUI MONTRENT LA VALEUR DES GENS », LUI DIT SON PATRON APRÈS S'ÊTRE MIS LUI-MÊME À L'ABRI. COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS CE MÉCANISME SUBTIL QUI FAIT, QU'EFFECTIVEMENT, IL EST CONVAINCU QU'ELLE VA ASSUMER CETTE RESPONSABILITÉ ?

N'importe quel être sensé serait parti en courant mais pas Alexandra. Elle a été formée pour assumer cette charge. Les études qu'elle a faites, puis le monde de l'entreprise, l'ont coulée dans un moule en lui apprenant à penser d'une certaine façon. Exactement comme tous ceux qui représentent les grands corps de l'État sont aujourd'hui formés à penser l'existence, l'économie et le social sous un angle précis. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ils auront toujours le même langage. Donc, quel que soit le danger et la situation hallucinante dans laquelle elle se retrouve, Alexandra ne peut qu'être dans une forme de service rendu à l'entreprise.

SES CHEFS NE SE SONT POURTANT PAS GÊNÉS POUR DISPARAÎTRE... POURQUOI SE MONTRE-T-ELLE PLUS RESPONSABLE ?

Précisément parce qu'elle a dû se battre. Tout ne lui est pas tombé tout cuit dans le bec. Et, se battant, elle a non seulement acquis le sens des responsabilités, mais elle a aussi assimilé des valeurs ; une éthique. Elle l'explique très bien à Amani, son stagiaire (Stéphane Bak), lorsqu'elle évoque sa décision de se faire muter en Asie après la crise des subprimes. « Ils ont fait moins de conneries, lui dit-elle. Et puis, choisir de travailler aux risques, ça empêche les gens de faire n'importe quoi. » Elle était très heureuse d'entrer dans ce département dédié aux risques. Elle va quand même finir par se révolter. Mais on peut imaginer que si les choses n'étaient pas allées si loin, elle aurait obéi jusqu'au bout.

Ce film, c'est vraiment l'histoire d'une femme qui se révèle face à la grande histoire.

JUSTEMENT, LA GRANDE HISTOIRE EST ASSEZ MALMENÉE DANS TOKYO SHAKING. LES INFORMATIONS SONT DÉLIVRÉES AU COMPTE-GOUTTES ET SE FONT PRESQUE RASSURANTES. LE VOISIN D'ALEXANDRA, POURTANT HAUT GRADÉ CHEZ AREVA, LUI RACONTE DES CRACKS. « ON A FAIT EXPLOSER LA CENTRALE, AFFIRME-T-IL SANS RIRE, POUR QUE LA CENTRALE N'EXPLOSE PAS. » ET IL N'Y A GUÈRE QUE LE MARI D'ALEXANDRA, RESTÉ À HONG KONG, POUR MESURER PLEINEMENT LA GRAVITÉ DE LA SITUATION.

Et c'est toute l'ambiguïté de savoir à qui l'on obéit. Elle est tiraillée, Alexandra. D'un côté son mari et ses enfants qui la supplient de partir ; de l'autre, le personnel dont elle doit gérer l'évacuation alors que tout le monde est en train de fuir. Elle doit s'affirmer dans son travail, se défendre dans sa famille, c'est difficile... Son travail l'emporte souvent.

ET, MALGRÉ TOUT, SON MARI SE MONTRE PARTICULIÈREMENT COMPRÉHENSIF...

Il est vétérinaire et pourtant, c'est lui qui suit sa femme. C'est chouette de montrer cela. Ce n'est pas convenu. C'est un homme qui soutient son épouse. Quoiqu'il arrive, il est là.

VOIR LES ENFANTS EN COMBINAISON SANITAIRE DANS L'APPARTEMENT DE TOKYO (SOUVENIR DU SRAS) FAIT À LA FOIS SOURIRE ET IRRÉSISTIBLEMENT PENSER À LA PANDÉMIE QUE NOUS TRAVERSONS...

Oui, c'est troublant de voir que le film a pris une résonance tout à fait étonnante qu'il n'avait pas quand nous avons commencé à tourner.

CE PASSAGE, AINSI QUE LES NOMBREUX CAPRICES FORMULÉS PAR LES EXPATRIÉS À ALEXANDRA POUR LEUR VOL DONNE UN ÉCLAIRAGE ASSEZ DRÔLE SUR CE MILIEU...

Cela rend très bien, je trouve, la réalité de beaucoup d'expatriés. Ils restent entre eux, mangent entre eux, se comportent comme s'ils étaient encore dans leur pays. Ils se retrouvent dans des univers si loin de celui auquel ils ont été habitués qu'ils se rassurent

ainsi. Toute sa vie, mon père a été un expatrié. Ce ne sont pas des vies faciles. Et puis il n'est pas si facile d'entrer en relation avec des gens du pays qui ne les attendent pas. Alexandra reconnaît elle-même qu'elle n'a rien vu des pays dans lesquels elle était en poste. Cette catastrophe va finalement lui donner l'occasion de rencontrer le Japon véritable.

COMMENT AVEZ-VOUS ABORDÉ VOTRE PERSONNAGE ?

Je ne sais pas comment je me prépare à un rôle. Cela se fait d'une façon nébuleuse. Déjà, il faut apprendre le texte – en l'occurrence, l'économie ne m'étant pas un domaine familier, en comprendre le sens. Comprendre ce que ça dit, pourquoi ça le dit et comment il faudrait peut-être le dire ; quelle touche mettre sur un mot pour rendre les choses plus intelligibles, quelle subtilité poser ici... C'est à la fois très spontané et très mûri. La règle absolue est que le travail ne doit pas se voir.

QUEL TYPE DE DISCUSSIONS AVEZ-VOUS EU AVEC OLIVIER PEYON EN AMONT ?

Olivier craignait que je rende Alexandra trop autoritaire ou trop forte. Moi, ça ne me faisait pas peur. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de contradictoire à être une femme de caractère tout en étant prise dans une série d'ambivalences, d'ambiguïtés et de perversités de la part de l'entreprise. Je voulais qu'Alexandra soit à la fois très féminine mais qu'elle soit aussi capable de tenir tête à des hommes. Contrairement à lui, je n'avais pas envie d'en faire un personnage trop doux.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ SUR LE PLATEAU AVEC OLIVIER PEYON ?

Olivier est quelqu'un de délicieux. Il possède cette part de féminité qui m'intéresse chez les hommes. Comme tous ceux qui assument leur masculinité, il sait assumer cette part qu'il a aussi en lui. Il a travaillé durant des années sur le scénario de *TOKYO SHAKING* et maîtrisait totalement son sujet. Ça a été une expérience vraiment très agréable.

PARLEZ-NOUS DE LA SCÈNE DU TREMBLEMENT DE TERRE...

On est sur un plateau qui bouge, la caméra bouge en même temps et il faut faire semblant que cela bouge sous ses pieds. C'est de la technique, cela peut durer des heures et des heures et, franchement, ce sont plutôt des journées que je subis. Je fais les choses du mieux possible mais quand c'est la technique qui prend le pas, c'est toujours un peu barbant pour moi. Ce que j'aime, c'est d'être dans une pièce avec un ou plusieurs personnages, et jouer !

TOURNER AU JAPON DANS UNE AMBIANCE AUSSI COSMOPOLITE A-T-IL ÉTÉ COMPLIQUÉ ?

Je n'avais jamais vécu ça. J'étais très excitée au contraire, et ravie de me trouver au Japon, un pays que j'adore mais que je ne connaissais qu'en touriste. C'était parfois difficile parce que les Japonais parlent mal anglais et que l'on n'est jamais sûre qu'ils aient complètement compris ce qu'on leur a dit. C'était aussi passionnant de découvrir leur culture : cette façon d'être dans l'obéissance que nous, peuple latin, ne pouvons pas comprendre, cette culture du groupe, et, surtout cette dureté envers les femmes. Les jeunes générations commencent à se libérer des diktats que leur impose cette société ultra rigide, mais il faudra sans doute des années et des années avant que les mentalités évoluent.

LÀ-BAS, VOUS AVEZ SOUVENT TOURNÉ EN CAMÉRA CACHÉE.

Comme il était très difficile d'obtenir des autorisations, nous n'avions pas le choix. J'ai bien aimé : cela oblige à une fébrilité et à une rapidité qui conviennent bien à mon énergie.

CES DERNIÈRES ANNÉES, ON A L'IMPRESSION QUE VOUS N'ARRÊTEZ PAS DE TOURNER ET QUE VOTRE PALETTE DE JEU NE CESSE DE S'AGRANDIR.

J'aime travailler, cela me régénère mais, dans notre métier, la notion du temps est assez particulière – je prends aussi le temps de vivre ! Et il est exact que je suis gourmande de nouveaux personnages. Je suis très éclec-

tique, j'aime faire une chose mais j'aime aussi faire l'inverse, j'aime le mouvement, me renouveler. Si je devais jouer tout le temps la même variation, je m'ennuierais énormément.

LISTE **ARTISTIQUE**

Alexandra
Amani
Kimiko
Besse
Michel
Béatrice
Bertrand
Camille
Victor

KARIN VIARD
STÉPHANE BAK
YUMI NARITA
PHILIPPE UCHAN
JEAN-FRANÇOIS CAYREY
ÉMILIE GAVOIS-KAHN
CHARLIE DUPONT
NOLA BLOSSOM
SIMON AYACHE

LISTE **TECHNIQUE**

Écrit par	CYRIL BRODY OLIVIER PEYON
Image	ALEXIS KAVYRCHINE
Son	MARC ENGELS FRANÇOIS DUMONT THOMAS GAUDER
Montage	TINA BAZ
Assistante réalisation	TATUM DROUILHAT
Directrice de production	AUDE CATHELIN
Décors	OLIVIER RADOT
Musique originale	MANUEL ROLAND
Directrice de post-production	ANTONINE MEURET-GOSSELET

PRODUCTION

Production déléguée	KRISTINA LARSEN
Production exécutive France	LES FILMS DU LENDEMAIN
Production exécutive Japon	HIROTO OGI
Une production	LES FILMS DU LENDEMAIN En coproduction avec WILD BUNCH SCOPE PICTURES
Avec la participation de	CANAL+ ET DE CINÉ+
En association avec	CINÉVENTURE 5
Avec le soutien de	LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE En partenariat avec le CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Avec le soutien de	LA SACEM
Avec le soutien de	LA PROCIREP
Ventes internationales	LE PACTE
Distribution France	WILD BUNCH

wild bunch

WWW.WILDBUNCH-DISTRIBUTION.COM